

Hollywood, le 23 janvier 1979

Cher Marcel,

Ta lettre du 15 janvier reçue hier m'apporte de bien tristes nouvelles. La mort de Mathilde, à laquelle je m'attendais, il est vrai, mais pas si vite, sais-tu. Je croyais bien qu'elle ferait encore quelques mois. L'avant-veille, figure-toi, j'avais écrit une lettre à Cyrias, m'excusant d'être partie sans avoir averti Mathilde, car en vérité, je voulais éviter ce qui aurait eu l'air d'un adieu entre nous. Me voilà donc tenue d'écrire de nouveau. Ça devait être de la télépathie. J'ai dû écrire au moment où elle mourait. Pauvre chère Mathilde! Sa douce vie n'aura pas fait grand bruit, mais elle laissera de sincères regrets derrière elle et un souvenir attendrissant. Tu as bien fait d'offrir une messe. C'est encore la meilleure chose entre amis. L'autre nouvelle triste, et je me demande si elle ne m'attriste pas encore plus que celle de la mort de Mathilde, c'est la disparition de la maison de Pascal. Je me sens le coeur serré affreusement à la pensée de leur malheur, Pascal, la vieille tante Anna, Pauline! Je ne peux imaginer le paysage de là-bas sans la maison bleu et blanc, tenue si propre par Pascal, et sur laquelle, à ma petite table, je levais les yeux cent fois par jour. Dieu qu'elle va me manquer! On dirait que notre vie là-bas, notre bonheur là-bas nous est ôté petit à petit, ne trouves-tu pas? On dirait que vient vite le jour où aura péri tout ce que nous avons tant aimé là-bas et qui nous a fait vivre. Nous nous disions: ça prendra du temps. Et, au contraire, la mort s'installe là-bas à grands pas. La disparition de cette maison, c'est pour moi comme un glas, l'annonce de la fin. J'aurais pu pleurer en lisant ta lettre. Où sont allés Pascal et Anna et Pauline? Comme Berthe va se sentir seule!

Mon rhume prend du temps à disparaître. Ou bien c'est l'asthme et la bronchite revenus en force qui me malmènent. Je n'ai pour ainsi dire pas passé une seule bonne nuit depuis des semaines. Je prends plus de sirop et de ventolin qu'à Québec pendant l'hiver. Autant du moins. Ce n'est donc guère un progrès. Il est vrai que je peux aller m'asseoir dehors une heure ou deux tous les jours. Mais je ne peux pas faire grand-chose d'autre. Aller dans les magasins me fatigue. C'est tout juste si je peux aller à mes petits achats pour la cuisine et à la messe le dimanche. J'y vais avec une dame française, de Montréal, madame Lion, qui est la plus gentille de la bande. À te dire la vérité, les nôtres ne sont guère attirants, du moins la plupart de ceux que je rencontre dans les parages. De braves gens sans doute, mais pas très dégrossis. Les Lambert sont enfin venus me rendre une petite visite l'autre soir. Ils étaient arrivés depuis une semaine, m'ont fait de belles déclarations et offres d'aide mais guère plus. Il est vrai qu'il ne sont pas venus dans leur auto, mais avec des amis. Et comme ils habitent à dix rues à peu près d'ici, qu'ils n'ont pas de téléphone, j'ai l'impression que je les verrai peu. Je me propose de leur rendre leur visite, mais eux-mêmes, sans mauvaise volonté de leur part, ne pourront pas me rendre beaucoup de services. J'ai appris qu'il faut se débrouiller seule et que sans auto on est vraiment handicapé. D'ailleurs, monsieur Lambert n'a pas l'air bien de sa santé. Du reste, c'est toujours la même chose. De loin, les gens s'imaginent que ce sera facile de se retrouver, de se rendre des services, mais en vérité,

© Fonds Gabrielle Roy

Il est interdit de reproduire ce texte sans l'accord écrit de Fonds Gabrielle Roy

chacun sur place est pris par sa petite bande — on suit ou on n'a personne —, s'établit un rythme de vie et n'a pas de temps pour l'esseulée dix rues plus loin. Je ne m'en plains pas. J'ai vite compris que c'est comme cela ici, malgré toutes les protestations que l'on peut faire au départ. De toute façon, je rentrerais comme un chien dans un jeu de quilles dans la plupart de ces groupes de Québécois en vacances à Hollywood. Il ne faut pas s'en faire. Je ne m'éterniserai pas ici. Je vais essayer de me raisonner pour y passer quelques semaines encore. Peut-être, s'il ne fait pas trop froid, que je rentrerai en février. Enfin, on verra!

Toi aussi, prends bien soin de toi. J'avais espéré aller faire un tour dans les belles boutiques mode de Miami, mais les gens ici courent les magasins de camelote et je n'ai aucun moyen de me rendre à Miami, sinon par l'autobus qui prend une éternité à faire le voyage, et cela me fatiguerait beaucoup trop. Je me suis bornée à m'acheter des sandales, quelques chemisiers, un sac à main blanc.

Et puis, je t'ai fait envoyer — peut-être un peu trop d'avance — une boîte de fruits: oranges et pamplemousses, pour ta fête. J'espère que tu les recevras en bon état. Je serai avec toi de tout coeur ce jour-là comme les autres jours.

Je t'embrasse affectueusement.

Gabrielle

Non, de grâce, ne m'envoie pas la photocopie du contrat de Tin Flute. Ça doit être tout simplement la photocopie que j'avais envoyée naguère à Gratien Gélinas et qu'il me retourne. C'est du vieux. Ne t'inquiète pas. Tâche de faire terminer la peinture des salles de bains au plus tôt. Au revoir,

G.

*Ajouté en marge sur la première page:* La peinture de Jean-Paul Lemieux évoque en effet le gothique américain. Le vieux Diefenbaker n'est peut-être pas si bête.